

# Le général Pierre Lelong

## Un marsouin d'épopée



Portrait photographique du général Lelong, vers 1945.  
Archives familiales Lelong.

C'est en 1907 que le général Michel Lelong, parvenu à l'âge de la retraite, se fixe à Montgeron, dans la très chic Villa Chalandray. Il devient vite un notable respecté, président des manifestations patriotiques et animant avec son épouse des sociétés de bienfaisance.



La maison des Lelong, photographiée au temps du propriétaire précédent, Élie Cabrol. Archives familiales Lelong. À cet emplacement s'étend aujourd'hui le parc Lelong.

Pierre Lelong, né le 20 juin 1891 à Angoulême, est leur neuvième enfant. Élevé dans l'espoir de la Revanche, il se destine, comme deux de ses trois frères, à la carrière militaire. Entré à Saint-Cyr en 1910, il y est apprécié pour son esprit de joyeuse camaraderie, en même temps qu'il prend goût aux hautes exigences de la morale militaire.



Le sous-lieutenant Lelong prisonnier à Ingolstadt. Archives familiales Lelong.

## Le choix d'une carrière coloniale

Parce qu'il désire aller « le plus loin, là où c'est le plus difficile », il est affecté, en tant que sous-lieutenant, au 22<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie Coloniale (R.I.C.), qui part en juillet 1914 pour Madagascar. Apprenant la déclaration de guerre en mer Rouge, il convainc ses supérieurs de rentrer en France. Envoyé en Argonne, il est blessé en septembre à Frignicourt, puis en février 1915 lors de la reprise du fortin de Beauséjour, où il est fait prisonnier.

Emmené à Mayence, d'où il tente cinq fois de s'évader, il est transféré jusqu'à la fin de la guerre au Fort d'Ingolstadt, où il compte parmi ses compagnons l'aviateur Roland Garros, le capitaine Charles de Gaulle et le sous-lieutenant Mikhaïl Toukhatchevski !

Promu capitaine en 1919, il va rejoindre le corps expéditionnaire du général Janin, qui combat l'Armée rouge dans l'Oural et en Sibérie. Avec le 1<sup>er</sup> R.I.C., il part ensuite pour le Levant, où la France peine à asseoir son mandat syrien face aux offensives turques et aux révoltes arabes.

En 1922, on l'envoie à Dakar, d'où il est bientôt détaché au cercle de Bilma, au cœur du désert nigérien. Avec une petite section de méharistes et de tirailleurs sénégalais du 3<sup>e</sup> bataillon de marche du Dahomey, il doit contrôler un territoire sans administration civile, grand comme la moitié de la France, que se disputent les Touaregs du Hoggar, les Toubous du Tibesti et les Arabes du Fezzan, tout en participant à l'ouverture des voies transsahariennes entre le Tchad et la Tunisie. Il gagne l'amitié des Toubous, dont il étudie la langue et pour lesquels il reboise les oasis.

En 1925, son prestige est tel qu'avec vingt hommes seulement, et sans combat, il ramène l'ordre dans le Tibesti au cours d'une expédition de deux mois dont il a pris lui-même l'initiative, au grand dam du gouverneur de Niamey !

De retour en Syrie en 1926, à la tête du 2<sup>e</sup> bataillon du 17<sup>e</sup> Régiment de Tirailleurs Sénégalais (R.T.S.), il se rend dans la région du Hauran, où il s'illustre héroïquement dans près de trente combats difficiles contre les Druzes.

Il est nommé en 1928 aux confins sahariens du Maroc, encore troublés deux ans après la fin de la guerre du Rif. On l'y admire pour son intrépidité, mais aussi pour l'ascendant qu'il prend aisément sur le groupe des légionnaires du 5<sup>e</sup> R.T.S., composé pour « une bonne moitié de fripouilles », parmi lesquels il sait régler les incidents les plus graves « par une parole enjouée, mais catégorique ».

Après un nouveau séjour à Bilma, il revient en métropole en 1935, où il épouse Élise Merit, veuve d'un officier mort de ses blessures de guerre. Il adoptera cinq ans plus tard la fille issue de ce premier mariage, Jacqueline Nonin.

Rattaché au 41<sup>e</sup> R.I.C., il participe au bétonnage de la ligne Maginot, avant d'être envoyé dans un poste assez calme à Madagascar, où il se rend accompagné de son épouse.

Il s'y ennuie deux ans, peu enthousiasmé par les manœuvres mal organisées du général Dubuisson. Donnant une conférence sur « la position de couverture », il met en évidence les insuffisances des cadres de l'armée fran-

çaise, formés à la guerre de position et manquant d'initiative, alors que la guerre moderne requiert mobilité et rapidité de décision. Ces vues prémonitoires ne sont pas du goût de ses supérieurs, qui fustigent son « indiscipline intellectuelle » !



Le capitaine Lelong dans le Sud marocain, entre 1928 et 1930. Archives familiales Lelong.

## *Combats pour la France Libre*

Lorsque la guerre éclate, il est chargé d'organiser le 6<sup>e</sup> R. I.C., qui, malgré le manque de vêtements, de munitions et de chevaux, doit gagner la frontière franco-sarroise. Il y enlève quelques positions, qu'il reçoit aussitôt l'ordre d'évacuer, sans explications ! Il passe l'hiver sur le plateau de Rohrbach puis est renvoyé dans les cantonnements de l'arrière, en butte aux critiques de l'ombrageux général Carles, qui lui reproche d'être plus souvent en première ligne qu'à son quartier général ! Promu colonel, il est chargé en mai 1940 de défendre le secteur de Sommauthe, dans les Ardennes. Pendant dix jours, ses Sénégalais armés de coupe-coupe tiennent en échec les Panzer de Guderian, mais les félicitations du général Flavigny n'empêchent pas le général Carles d'obtenir qu'il soit relevé de son commandement, officiellement pour surmenage !

Évacué vers le sud, il en est réduit à commander le camp militaire de Salses, puis celui de Rivesaltes. Dès novembre, il se fait mettre en congé d'armistice, son objectif étant désormais de rallier le général de Gaulle. Voyant échouer ses six tentatives d'embarquer pour l'Angleterre, il met à profit son inaction forcée pour écrire un long texte d'autobiographie et de réflexion, Jours de gloire, d'espoir, d'angoisse, de deuil – Mémoires d'un officier de troupe.

Grâce à la complicité du colonel Astier de la Villatte, il parvient finalement à gagner l'A.F.N., où le colonel Van Hecke lui offre la direction de l'École des cadres du Fort-

de-l'Eau, non loin d'Alger, puis l'envoi au Maroc en 1942 pour y administrer les mines de phosphate.

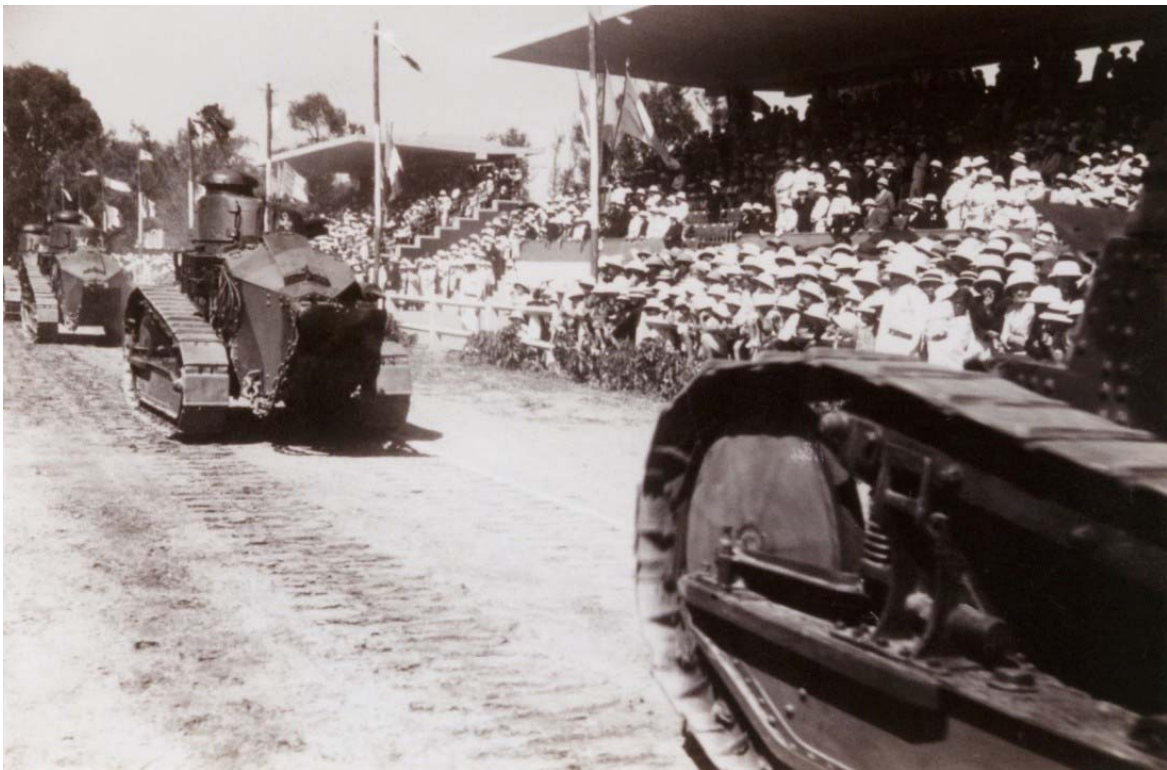
Ce ne sont là, en réalité, qu'autant de couvertures à ses activités clandestines : membre du groupe Pillafort, Pierre Lelong participe à la préparation du débarquement allié en Afrique du Nord.

Enfin parvenu à Londres en septembre 1942, le général de Gaulle entend utiliser ses compétences coloniales pour l'aider à faire basculer l'Empire dans le camp allié. Après quelques allocutions à la B.B.C., une mission de propagande en A.E.F. et à Madagascar, Pierre Lelong est promu général et envoyé en Libye et en Tunisie, où il succède au général Koenig à la tête de la 1<sup>ère</sup> brigade de la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre (D.F.L.). En mai 1943, appuyé par l'artillerie anglaise, il enlève les dernières positions italiennes du Djebel Garci et du piton de Takrouna.

Malgré son désir d'aller combattre en France, le général de Gaulle le maintient dans l'Empire et lui confie une nouvelle mission à Madagascar, où, entre 1943 et 1945, il est chargé d'établir l'autorité civile de la France Libre. À la Libération, Pierre Lelong est devenu un familier de l'île, où il se plaît dans sa modeste Villa des Eucalyptus. Il espère y accueillir son épouse et sa fille, mais celles-ci sont trop affaiblies pour quitter la France. Entrées en résistance en 1941, arrêtées à Montgeron en 1944, elles reviennent en effet de plusieurs mois d'emprisonnement au camp de Ravensbrück.



Le général Lelong à Madagascar, en compagnie d'officiers français et britanniques, entre 1943 et 1945. Pierre Lelong, coiffé d'un casque, est le sixième en partant de la gauche.  
Archives familiales Lelong.



Défilé de blindés à Tananarive, marquant la présence gouvernementale et militaire de la France Libre à Madagascar. Archives familiales Lelong.

## *Après la guerre*

De retour en métropole, le général organise l'exposition du Grand Palais sur « la France d'Outre-Mer dans la guerre », et préside, en novembre 1945, la réouverture du centre de préparation militaire de Montgeron.



Le général Lelong élevé à la dignité de Grand Officier de la Légion d'honneur, en mars 1946, à Tübingen. Archives familiales Lelong.

Curieusement mis en congé en avril 1945 — il soupçonne des manœuvres sournoises d'officiers pétainistes —, on le rappelle l'année suivante pour lui confier le commandement de la subdivision militaire de la Corse. C'est là que, le 22 mai 1947, il trouve la mort dans un accident de jeep, sur la passerelle qui franchit le Petrignani, sur la route de Bastia.

Le général Lelong est inhumé au cimetière d'Ajaccio, dans la chapelle familiale du maire Eugène Macchini. En mai 1948, pour le premier anniversaire de sa mort, Josèphe Jacquiot donne son nom à l'ancienne rue de la Villa. Malgré la destruction de la maison elle-même, le parc Lelong, inauguré en 2002, conserve le souvenir de cette famille engagée pour la liberté et de ce soldat exemplaire, à la personnalité forte et attachante, qui toute sa vie sut « servir sans servilité ».



Le pont sur le Petrignani, peu de temps après l'accident. Archives familiales Lelong.

## *Sources et bibliographie*

Archives familiales Lelong, aimablement mises à la disposition de la Société par ses deux petites-filles.

Pierre Lelong, *Jours de gloire, d'espoirs, d'angoisse et de deuil. Mémoires d'un officier de troupe (1918-1940)*, 1942. Texte dactylographié de 303 pages, dont un exemplaire est déposé aux archives de la Société.

Michel Chancelier, « Le général Pierre Lelong (1891-1947), un soldat exemplaire », dans le Bulletin de la Société d'Histoire Locale de Montgeron, année 1999-2000, pp. 9-52.